

Les couleurs, leur perception
Couleurs complémentaires ou antinomiques
Leur symbolique

Le bleu et le jaune

Maryvonne Chartier-Raymond

Mercredi 19 juin 2019

Le bleu :

Comme l'a montré Bernard Mathieu, en 2009, il n'existe aucun mot dans les Textes des Pyramides correspondant à notre terme générique « bleu ». Cependant des termes susceptibles d'y correspondre existent. Ils se réfèrent souvent à des pierres ou à des minerais dont la couleur est bleue ou comprenant des éléments bleus, ou qui se réfèrent à l'élément liquide.

Ainsi le lapis-lazuli, *hsbd*, est le bleu sombre, parfois conçu comme une variante du noir. La chevelure divine est décrite généralement comme ayant cette couleur. Une deuxième pierre est la turquoise, *mfk3.t*, de couleur bleu-vert clair, qui servait à fabriquer le pigment nommé le « bleu égyptien ». On peut la considérer comme le correspondant minéral de *w3d*. Cette couleur *w3d* peut s'appliquer au bleu dans le sens où elle s'applique à l'étendue liquide, à sa fraîcheur, et que les Egyptiens voyaient comme vert.

Ainsi nous constatons que ces trois termes ont déjà été abordés par la couleur noire pour le lapis-lazuli, ou le vert pour la turquoise et l'eau.

D'autres termes existent, comme « la couleur du ciel », *jwn-n(y)-p.t*, ou deux minéraux de couleur bleue, *jrtjw* et *tfrr/ tfrr*, le dernier terme a été utilisé pour signifier « bleuir ». On trouve encore une description poétique du lin, *mhw*, extrêmement blanc, presque bleu.

Nous pouvons ainsi penser que pour les Egyptiens, le bleu était plus une nuance qu'une couleur en soi.

Le jaune :

La couleur jaune, provient de l'ocre jaune, pigment contenant de l'argile et de l'hydroxyde de fer. Les Egyptiens ont abondamment utilisé ses diverses nuances. La couleur reste stable. Un autre minéral de couleur jaune, l'orpiment a également été utilisé, y compris sur les textiles et le papyrus. Cependant, exposé à la lumière, il s'éclaircit.

L'étude de Bernard Mathieu montre que, à part le cas particulier de la couleur « or », *nwb*, aucun mot dans les Textes des Pyramides n'est susceptible de correspondre à notre

couleur « jaune ». Il existe un terme *qnj.t* pour l'orpiment, utilisé en tant que matériau, mais pas en tant que couleur.

Le jaune, compris en tant qu'or, représente la chair des dieux. Ainsi les statues divines sont d'or.

Conclusion :

Les « couleurs » égyptiennes forment un véritable dispositif idéologique, et ce, dès les Textes des Pyramides. Il existe quatre couleurs de base. Le noir, le blanc, le rouge et le vert/bleu. On peut considérer que ce nombre quatre peut symboliser l'idée de ce qui est entier, complet comme le représentent les quatre points cardinaux.

Les systèmes chromatiques égyptiens d'après les Textes des Pyramides (Bernard Mathieu) :

« couleurs »	complémentaire	antinomique
1-noir <i>km</i> (sombre)	blanc <i>hḏ</i>	rouge <i>dšr</i>
2-blanc <i>hḏ</i> (clair, argenté)	noir <i>km</i> doré <i>nwb</i> vert <i>w3ḏ</i>	rouge <i>dšr</i>
3-rouge <i>dšr</i> (fauve)	rouge pourpre <i>tms</i>	noir <i>km</i> blanc <i>hḏ</i> vert <i>w3ḏ</i> rouge vif <i>jns</i>
4-vert <i>w3ḏ</i> (frais)	blanc <i>hḏ</i> rouge vif <i>jns</i>	rouge <i>dšr</i>

Bernard Mathieu conclut :

« Mais cet apparent carré chromatique, loin d'être homogène, recouvre une disparité patente. La principale conclusion [...] est qu'à l'inverse de chacune des autres couleurs, qui entretiennent entre elles des relations de complémentarité, *la couleur dšr est la seule à fonctionner à l'intérieur de systèmes antinomiques vis-à-vis des trois autres couleurs fondamentales*. On comprend bien que cette spécificité du *dšr* égyptien repose sur un principe totalement étranger à la logique du spectre lumineux : celui, idéologique, de la stigmatisation de la couleur séthienne et, donc, du combat contre l'adversaire. Les systèmes de représentation chromatiques apparaissent ainsi comme fondamentalement conditionnés par des exigences et des motivations politiques.

On relèvera avec intérêt, pour finir, illustration frappante d'un cas de diversité culturelle, que le couple *km/hḏ* (noir/blanc, ou foncé/clair), que nous percevons instinctivement, selon nos catégories occidentales, comme antithétique, est, tout au contraire, parfaitement complémentaire dans l'Égypte ancienne : le couple ne saurait être conflictuel, puisqu'il fait alliance, précisément, contre un adversaire commun. Il est vraisemblable que la prégnance de la lune et de son cycle dans les structures fondamentales de la société égyptienne, qu'il s'agisse des multiples héritages de la culture nomade, des grands mythes cosmogoniques et des calendriers religieux, ou encore des déclinaisons de la thématique lunaire dans la phraséologie royale, a largement favorisé l'émergence de cette complémentarité. »

Cette « complétude » se retrouve et est confirmée par un élément de décor que l'on retrouve dès l'Ancien Empire jusqu'à l'époque gréco-romaine. Ce sont les bordures polychromes qui ornent un très grand nombre de scènes religieuses et funéraires. Les couleurs que l'on y découvre suivent une sorte de code comme l'a bien montré l'étude de Sydney Aufrère.

La fidélité de l'apparence est une garantie d'efficacité en Egypte ancienne. Dans les décors naturalistes et religieux, les sarcophages, les frises d'objets nomment l'or, le lapis-lazuli, la turquoise, la cornaline et le jaspé rouge, ou encore le quartz ou d'autres pierres blanches ou noires. Les couleurs de toutes ces pierres se retrouvent sur les bordures polychromes qui constituent un motif récurrent du décor de l'Egypte ancienne. Sydney Aufrère indique qu'on rencontre ces bordures polychromes sur une très grande variété d'objets : sur les flancs des sarcophages, quadrangulaires ou anthropoïdes, sur le bord de la cuve. Elles délimitent les champs des stèles, mais aussi les plages de décors des tombes et des pièces du trousseau funéraire. Elles encadrent les tableaux d'offrande comme s'il s'agissait d'un élément d'orfèvrerie, ornent les rebords des trônes divins et même le bord des oreilles de certaines momies de chat. Il note encore que ces bandes présentent des analogies avec les colliers formés de perles tubulaires des bijoux royaux du Moyen Empire ou les bijoux de Toutankhamon, ainsi que ses pectoraux.

Il continue que ces bandeaux forment une sorte de réseau prophylactique. « Ils peuvent évoquer, par les minéraux et métaux auxquels ils se réfèrent, l'omniprésence minérale nécessaire à la renaissance de tout défunt. » Il entrevoit une explication supplémentaire : « un compromis conventionnel entre les plumes du faucon et les couleurs des minéraux et des métaux employés de façon à transposer la lumière solaire, sans qu'il soit possible d'affirmer que cette idée ait été celle qui a prévalu à l'origine. » L'idée du falconidé ressort à l'observation des cercueils dits « rishi » de la XVII^e dynastie. La ramure du disque ailé reproduit sur le cintre des stèles fait référence à Horus le Béhédite, « celui de Béhédet » (Edfou), et est une évocation métaphorique des mille facettes de la lumière solaire. Il poursuit : noir, blanc, teintes bleues et vertes, rouge et jaune, transposés en couleurs minérales, sont les éléments de base du plumage des falconidés, véhicules du soleil et servant à propager l'image royale, celle d'Horus. Les minéraux et les métaux, alliés à cette image, seraient une façon commode de rendre l'idée de diffraction du spectre lumineux, ce dernier apparaissant comme un gage de la production minérale.

Toujours pour Sydney Aufrère, les colliers-*ousekh* placés au cou des momies, les coiffures de diverses couleurs et formées de pétales de lotus n'étaient qu'une des multiples façons d'évoquer le rayonnement solaire émanant de la momie préparée et rehaussée de couleurs, voire du *ba*, partie du corps humain considérée comme une entité lumineuse, motif émanant du disque solaire lui-même. Ainsi, le décor des bandes polychromes serait l'une des conventions de cet éclairage diurne afin d'évoquer le rayonnement de l'astre à la renaissance duquel le mort est attaché selon le Livre des Morts. Mais ce rayonnement est également celui du défunt en personne assimilé au soleil, comme il apparaît dans le Rituel de l'Embaumement. En d'autres termes, ces bandes suggèrent, dans les tombes, sur les défunts eux-mêmes, sur les objets du trousseau et les stèles, un puissant potentiel lumineux, créateur et source de vie.

Références bibliographiques :

Ouvrages généraux de base :

Jean Leclant, dir., *Dictionnaire de l'Antiquité*, PUF, Paris, 2005.

Georges Posener, avec la collaboration de Serge Sauneron et Jean Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, 1988.

Ian Shaw and Paul Nicholson, *The British Museum Dictionary of Ancient Egypt*, London, 2003.

Ouvrages spécialisés :

Sydney H. Aufrère, *Evolution des idées concernant l'emploi des couleurs dans le mobilier et les scènes funéraires en Egypte jusqu'à l'époque tardive*, in Sylvie Colinart, Michel Menu, éd., *La couleur dans la peinture et l'émaillage de l'Egypte Ancienne*, Actes de la Table Ronde, Ravello, 20-22 mars 1997, Edipulgia, Bari, 1998, p. 31-42.

Sydney H. Aufrère, "The Egyptian temple, substitute for the mineral universe", in W.V. Davies, Ed., *Colour and painting in Ancient Egypt*, British Museum Press, London, 2001, p. 158-163.

Michel Cazenave, dir., *Encyclopédie des symboles*, Livre de Poche, Paris, 1996.

Sylvie Colinart, Michel Menu, éd., *La couleur dans la peinture et l'émaillage de l'Egypte Ancienne*, Actes de la Table Ronde, Ravello, 20-22 mars 1997, Edipulgia, Bari, 1998.

W.V. Davies, Ed., *Colour and painting in Ancient Egypt*, British Museum Press, London, 2001.

Elisabeth Delange, *Couleur vraie*, in Sylvie Colinart, Michel Menu, éd., *La couleur dans la peinture et l'émaillage de l'Egypte Ancienne*, Actes de la Table Ronde, Ravello, 20-22 mars 1997, Edipulgia, Bari, 1998, p. 17-30.

Herman Kees, *Farbensymbolik in ägyptischen religiösen Texten*, *Nachrichten von der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, Kl. 11, 1943, 413-479.

Lorna Green, "Colour transformations of ancient Egyptian pigments", in W.V. Davies, Ed., *Colour and painting in Ancient Egypt*, British Museum Press, London, 2001, p. 43-48.

Fabienne Lavenex Vergès, *Bleus Egyptiens*, Peeters, Leuven, 1992.

A. Lucas, J.R. Harris, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, London, 1962.

Bernard Mathieu, « Les couleurs dans les Textes des Pyramides : approche des systèmes chromatiques », *ENIM 2*, 2009, p. 25-52.

Michel Pastoureau, Dominique Simonnet, *Le petit livre des couleurs*, éd. du Panama, Points Histoire, Paris, 2014.

Gay Robins, « Color Symbolism », in: Donald B. Redford (ed.), *Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt I*, 2001, Oxford, 291 -294.

Meghan E. Strong, Do You See What I See? Aspects of Color Choice and Perception in Ancient Egyptian Painting, *Open Archaeology* 2018, 4 173-184, <https://doi.org/10.1515/opar-2018-0011>.

David A. Warburton, The Theoretical Implications of Ancient Egyptian Colour Vocabulary for Anthropological and Cognitive Theory, *LingAeg* 16 (2008), 213-259.

MYCR, BFÄ, Plan, Les couleurs, leur perception et symbolique. Le bleu et le jaune, 19 juin 2019